

Voltaire fut-il sincère dans son éloge de l'Islam?^{*}

Une dizaine d'années se sont écoulées depuis la parution de la première édition de *Voltaire et l'Islam*.¹ Durant cette décennie, beaucoup de choses ont changé dans l'opinion des lecteurs à l'égard de Voltaire: «Ce pourfendeur du fanatisme» n'est plus le grand ennemi de Mahomet, contrairement à l'image qu'on s'en faisait jusqu'à présent; il ne l'a pas toujours détesté, non plus, malgré tout ce qu'il a dit contre lui dans sa mauvaise tragédie, *le Fanatisme*: il lui est même arrivé de faire son éloge et de le mettre au rang des plus grands génies de l'humanité.

Pourtant ce changement d'opinion ne s'est pas déroulé sans controverse. Une question inévitable vient souvent à l'esprit des lecteurs de l'ouvrage: Voltaire fut-il sincère en chantant les louanges de Mahomet, et en admirant ses lois et son culte? C'est pour répondre à cette question que je voudrais attirer aujourd'hui votre attention.

Certes, les quelques marques de sympathie dont Voltaire fait preuve à l'égard de certaines notions islamiques, et cela surtout quand il les tourne contre le christianisme, ne sauraient donner lieu à penser qu'il croyait vraiment ce qu'il disait. Mais, pour bien comprendre l'auteur de *Mahomet*, il ne faut jamais l'étudier dans tel au tel texte isolé, car, lorsqu'il tient à quelque chose, il le répète non pas une ou deux fois, mais des dizaines de fois. Et c'est justement ce qu'il fait à propos de l'Islam. Il le fait si souvent que ses contemporains l'appellent «Patriar-

^{*}Texte d'une allocution faite au Collège de France, le 7 juin 1978, à l'occasion du bicentenaire de la mort de Voltaire et de Rousseau.

L.Djavād Hadidi, *Voltaire et l'Islam*, éd. Publications Orientalistes de France, Paris, 1974.



che in-petto de Constantinople²». Pendant une vingtaine d'années, et dans plusieurs textes différents, en même temps qu'il admire les lois de Mahomet, parce que ces lois répondaient à ses propres aspirations religieuses, et parce qu'il en éprouvait la parenté avec ses propres idées, il déclame, avec une violence fougueuse contre le fanatisme des dévots et contre les auteurs qui avaient défiguré Mahomet et sa religion. Dans ce combat, la polémique et la propagande voltairiennes mises à part, il reste encore quelque chose qui n'est pas pure stratégie.

Pourquoi donc ce malentendu courant chez certains critiques et lecteurs de Voltaire qui le rangent parmi les ennemis de Mahomet? C'est qu'ils ne l'étudient pas dans sa totalité et, ainsi, ne parviennent pas à saisir l'unité profonde et l'évolution étonnante de ses idées sur l'Islam.

Les historiens des idées de Voltaire distinguent en général deux périodes dans sa vie intellectuelle: elles finissent et commencent avec la fin de la période de Cirey, autrement dit en 1749 ou 1750, lors de la mort de Madame du Châtelet et du départ de Voltaire pour la cour de Frédéric II, roi de Prusse. Cette répartition est d'autant plus exacte qu'après cette date les idées de Voltaire ne changent guère. Toutefois, en ce qui concerne les rapports de Voltaire avec l'Islam, on ne peut pas admettre cette chronologie. Elle ne correspond pas réellement à l'évolution de sa pensée à l'égard de Mahomet et de sa religion. On distinguera plutôt trois phases différentes dans la vie tumultueuse de notre philosophe: une première phase qui s'étend de 1705 à 1742,

2.-*Oeuvres complètes de Voltaire*, p.p.L. Moland, Paris, 1877-1885, 50 vols. + 2 vols. tables, t. XXVI p. 573.

période où Voltaire ne connaît l'Islam que par ouï-dire et par des lectures superficielles. Une deuxième phase où il fait des recherches érudites pour comprendre mieux la théologie et l'histoire de l'Islam, et qui s'étend de 1742 à 1763. Enfin une troisième phase où il met à profit ses découvertes sur l'Islam.

La première phase des rencontres de Voltaire avec l'Islam débouche sur une attaque écrasante contre Mahomet dans la tragédie du *Fanatisme* par laquelle il vise en même temps le christianisme.

Cependant à partir de 1742, nous voyons Voltaire renforcer ses connaissances sur l'Islam. Les réminiscences qui sont dispersées dans ses lettres postérieures à cette date, ainsi que sa grande activité intellectuelle en témoignent. Nous savons du reste que c'est à cette époque que Voltaire se tourne avec plus d'assiduité vers l'orient, ses religions et son histoire. Les contes orientaux, *Zadig*, *Babouc* et les autres, sont le fruit de ces études. Les premiers résultats des recherches islamiques de Voltaire paraissent dans quelques numéros du *Mercur de France* en 1745, et ensuite dans un article qu'il met en tête d'une nouvelle édition de *Mahomet* en 1748. Ces textes révèlent plus d'acuité d'esprit, et des opinions plus profondes sur l'établissement, l'évolution dogmatique et les origines rituelles de l'Islam. C'est cette période qui se prolonge jusqu'en 1763. Car bien que la période de Cirey soit la plus laborieuse et la plus féconde des décennies qui partagent la vie de Voltaire, on ne peut pourtant pas négliger les premières années de Ferney où le châtelain, libre et loin du tumulte des villes et des cours, pouvait s'adonner à des recherches assidues. C'est, par exemple, vers 1762 que Voltaire entreprend une étude directe de Spinoza.

A la fin de cette période, Voltaire cesse de croire que Mahomet ait été imposteur et traite désormais l'Islam en historien et avec plus d'objectivité. Mais cela ne veut pas dire qu'il adhère à la prédication de Mahomet. Le prophète serait «un fanatique zélé, trompé par lui-même». En somme, il a été sincère mais victime de ses propres visions. Et Voltaire étend ce jugement à tous les fondateurs de religions. Ses contes et ses écrits antireligieux visent alors le fanatisme et la superstition des tenants de ces religions plutôt que leurs fondateurs. Une étude analytique de l'Islam lui montre que ni le judaïsme, ni le christianisme ne pourraient avoir été révélés par Dieu même.

Mais voici que la scène change. Des événements, tels que l'affaire Calas, saisissent Voltaire d'horreur. Alors, la guerre contre l'«infâme»,

commencée après *Candide* et apaisée quelque temps, atteint sa phase critique. Voltaire s'engage avec acharnement dans le combat. C'est à cette époque que paraissent les écrits les plus antichrétiens. Du même coup, l'Islam bénéficie d'un sort plus favorable. Dans la plupart des textes postérieurs à 1763, Voltaire ne fait que célébrer les lois de l'Islam et chanter les louanges des Turcs contre le fanatisme des chrétiens. Mahomet devient «un grand législateur», un grand conquérant, un Numa.

Cependant, d'autres événements surviennent qui peuvent nous faire douter de la sincérité de Voltaire: en 1768, la Russie déclare la guerre aux Ottomans. D'un autre côté, la propagande athée de Diderot et de ses collaborateurs alarme Voltaire. Alors, pour ne plus effaroucher les chrétiens, et aussi pour écraser l'ennemi qu'il trouve à l'agonie, il appelle toute l'Europe à une nouvelle croisade contre les Turcs. Fut-il donc vraiment sincère en admirant au même moment les lois et le dogme de l'Islam? Oui, tout de même. Pour mesurer la profondeur de cette sincérité, nous devons réexaminer les lois qu'il admirait et l'influence que l'Islam a pu avoir dans la formation de ses idées religieuses.

C'est tout d'abord le dogme de l'unicité de Dieu chez les musulmans qui attire l'attention de Voltaire. Car il a besoin de fonder son déisme sur des bases solides qui aient l'attrait de l'universel. Pour lui la raison du coeur ne suffit pas, ou plutôt elle n'existe pas. Il en a une autre qui lui paraît plus convaincante: c'est celle du consensus universel. Il se lance donc dans de longues recherches historiques pour y reconnaître le Dieu de son intelligence et de sa raison. Il fait des découvertes: tous les hommes de tous les temps ont cru en un Dieu créateur et architecte de l'univers. Ce Dieu-architecte n'a d'autre rôle que de faire marcher les grandes roues de la création. Ensuite à partir de 1768 surtout, va s'ajouter à ce Dieu-architecte un Dieu «rémunérateur et vengeur». Mais quelle est la nature de ce Dieu? *Le philosophe ignorant* dit qu'il n'en sait rien. Quels sont les rapports entre ce Dieu et les hommes? Le prédicateur de *Dieu et les hommes* répond qu'il n'y en a point. Nous, les animaux à deux pattes, nous ne pouvons qu'«admettre cette intelligence suprême»³. Le reste est hors de notre entendement.

Dieu infiniment puissant, et l'homme infiniment faible, ces deux êtres qui s'opposent foncièrement, Voltaire les connaît depuis les jours où il s'informait sur la philosophie de Newton en 1727, et plus tard,

3_ *Ibid.* XXVI, 59.

durant la première période de Cirey, époque où il rédige ses premiers essais métaphysiques. Mais en 1734, traitant des attributs de Dieu, il tranchait le problème avec une seule phrase: «Lorsqu'il s'agit, dit-il, d'établir et de discuter sur les attributs de cet être dont l'existence m'est montré, c'est autre chose». ⁴ Alors il préfère «s'arrêter» plutôt que «s'égarer»; il n'ose pas avancer. En 1772, au contraire, il adopte une attitude très nette devant le même problème: «L'Être qui dirige une machine si vaste et si compliquée» est «très puissant» et «très intelligent», puisque «le moindre des ressorts de cette machine ne peut être égalé par nous qui sommes intelligents». Mais quant à l'essence même de cet Être, Voltaire ne peut la saisir, puisqu'il lui «est impossible de comprendre le maître de ce grand Tout, et qu'il est un point entre deux éternités», ⁵ et une partie imperceptible de ce grand Tout.

Voltaire se sent si chétif devant le créateur de l'univers qu'il ne s'accorde même pas la liberté de vouloir. Il est une marionnette dans la main de celui qui décide de tout. Alors, ayant ainsi conçu l'idée de la Toute-puissance divine, il devient nettement déterministe. Que l'on ne lui reproche pas «de prêcher la tolérance et la morale après avoir dit que l'homme n'est pas libre». ⁶ La providence éternelle le prédestinait à ces «réveries» pour que quelques-uns les contredisent et que les autres en fassent leur profit.

Cette conception de la divinité est certes le fruit d'une longue maturation intellectuelle, mais Voltaire s'y était initié dès 1742, date à laquelle il lut *La Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot. Il y trouvait de quoi nourrir et renforcer son déisme. Dans cet ouvrage, le Dieu de Mahomet est ainsi défini:

«C'est celui qui tient l'être de soi-même, et de qui les autres le tiennent, qui n'engendre point et qui n'est point engendré, et à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des êtres». ⁷

C'est là la traduction presque littérale de la sourate 112 du Coran. Elle est tellement du goût de Voltaire qu'il la prendra parfois à son propre compte sans parler de celui qui la lui a enseignée.

4- *Ibid.* XXII, 198.

5- *Ibid.* XXVIII, 520.

6- *Ibid.* XXVI, 89.

7- Voir *Oeuvres complètes de Voltaire*. XVII, 99; XI, 217; *Mercur de France*, avril 1745.

Suivons toujours d'Herbelot. Voici les conseils qu'il donne à ceux parmi les musulmans qui voudraient réfléchir sur la divinité:

«Ne fatiguez point ni votre intelligence ni votre entendement pour comprendre l'essence d'Allah, car autrement vous travaillerez sans profit.»

Il rapporte ensuite une exhortation à Allah. Elle suggère la même chose:

«La faiblesse de mon entendement, Seigneur, ne peut rien affirmer de vous, car votre essence ne peut être comprise que par votre essence même.»

Encore:

«Quel rapport peut-il y avoir entre ce qui est éternel et ce qui est créé dans le temps? Et quelle proportion y a-t-il entre un peu de terre et d'eau, et le souverain Seigneur et Maître de toutes choses?»

Ces aveux de faiblesse humaine ont certainement attiré l'attention de Voltaire, d'autant que plus tard, en définissant son propre Dieu, il admirera, à plusieurs reprises, la formule de Mahomet, c'est-à-dire la traduction de la sourate 112 que nous venons de citer. Peut-on tout de même douter de sa sincérité lorsqu'il fait un commentaire apologétique de cette même sourate? Non bien sûr, puisque ce Dieu, très désincarné, a encore d'autres traits qui rappellent bien ceux du Dieu de Mahomet.

En 1762, les cinquante frères qui «s'assemblent depuis un an dans une ville peuplée et commerçante», s'adressent ainsi à ce Dieu «qui n'a pu naître, ni mourir, ni avoir des associés»:

«Dieu de tous les globes et de tous les êtres, la seule prière qui puisse vous convenir est la soumission».⁹

Voltaire oppose souvent des formules musulmanes telles que «soumission à Dieu», «résignation à Dieu», à la formule chrétienne «gloire à Dieu». Car, dit-il, Dieu est «trop au-dessus de la gloire».

Là encore, le Dieu de Mahomet a contribué à la formation de celui de Voltaire. Le théiste de l'opuscule *Il faut prendre un parti*, ayant prêché la prédestination, avoue que c'était une prédestination à la Mahomet.

Le musulman, après avoir entendu parler tous les adeptes des autres religions déclare ainsi sa sympathie à Voltaire qu'il appelle chien de

8- *Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, p. 100.

9- XXVI, 438.

chrétien:

«J'ai écouté tous ces rêveurs, j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien: mais tu m'agrées, parce que tu me parais indulgent et que tu es pour la prédestination gratuite». ¹⁰

Remarquons en passant que ce Dieu est différent de celui des jansénistes. Sa prédestination est différente aussi. Voltaire l'explique:

«Il serait bien singulier que toute la nature, tous les astres obéissent à des lois éternelles, et qu'il-y eût un petit animal haut de cinq pieds qui, au mépris de ces lois, pût agir toujours comme il lui plairait au seul gré de son caprice». ¹¹

Nous sommes donc prédestinés à quelque chose, parce que le cours des lois éternelles, décrétées par la Toute-puissance divine, l'exige, et non pas parce que Dieu nous a préférés les uns aux autres. Nous ne sommes pas libres d'agir dans la mesure où tout effet doit avoir une cause, et qu'il est impossible que notre action n'en ait pas une. Cette action est donc décrétée à l'avance par Dieu même qui est cause de toutes les causes. La conception que Voltaire avait du déterminisme s'approche ainsi de celle de nos scientifiques modernes, en ce qu'elle concerne les lois universelles; mais elle en est différente en ce qu'elle a toujours recours à la volonté de Dieu. Voltaire n'exclut pas la providence directrice de l'univers, mais celle qui agirait dans des cas particuliers et pour des êtres particuliers.

Ainsi le Dieu de Voltaire est bien l'homologue de celui de Mahomet. Mais ce n'est pas tout: même en fondant le dogme de son église, Voltaire est encore tributaire du prophète de l'Islam. Ce dogme est explicité dans plusieurs textes différents dont *La profession de foi des théistes* où est dit:

«Nous, les théistes, condamnons l'athéisme, nous détestons la superstition, nous aimons Dieu et le genre humain.» ¹²

Plus tard, Voltaire résumera ce dogme:

«Adorons Dieu, aimons nos prochains comme nous-mêmes. ¹³»

Pour fonder une telle église, Voltaire prêche deux vertus: la tolérance et l'indifférence.

10- XXVII, 546.

11- XXVI, 54.

12- XXVII, 64.

13- XXVI, 335.

Pour la tolérance qu'il considère comme une marque de vérité, Voltaire prend souvent modèle chez les musulmans, particulièrement chez les Persans et les Turcs. Il connaissait les versets du Coran qui prêchent la pratique de cette vertu. Il connaissait aussi l'histoire de Ma'āz-ibn- Djabal à qui Mahomet dit, en l'envoyant prêcher l'Islam au Yémen: «Aucun juif ne doit être troublé dans son judaïsme». Cette parole deviendra plus tard la règle de conduite des musulmans.

Mais l'indifférence, cet autre pilier de l'église voltairienne, est, elle aussi, un des lointains apports de Mahomet. Voltaire entendait par indifférence l'état de celui qui, s'attachant à la religion naturelle, met toutes les autres au même rang, et pense «qu'il est fort indifférent à Dieu qu'on soit musulman, ou chrétien, ou juif, ou guèbre»,¹⁴ pourvu qu'on croie en Dieu et qu'on pratique la vertu. L'indifférent est donc celui qui n'attache pas d'importance à la géographie des dogmes. Voltaire ne voudrait pas, bien sûr, prêcher franchement la vertu d'indifférence, car elle peut mener à la négligence et par là au laisser-aller, ce qui mettrait en danger son «vengeur et rémunérateur», garant de sa vie calme de Ferney: c'était ce Dieu qui pouvait, comme dit Voltaire, empêcher les paysans de voler leur seigneur, et les femmes de cocufier leurs maris! Cependant, Voltaire estime que l'indifférence est nécessaire à l'avènement de la tolérance. Pour qu'on soit tolérant et indulgent, il faut qu'on soit d'abord indifférent à l'égard des différents dogmes. Dans *Le commentaire historique*, il dit:

«Il n'y a d'autres moyens d'obtenir la tolérance que d'inspirer beaucoup d'indifférence pour les préjugés en montrant, pourtant, pour ces préjugés mêmes un respect qu'ils ne méritent pas.»¹⁵

Certes, les études islamiques de Voltaire, particulièrement ce qu'il avait lu dans le Coran de G. Sale sur la tolérance et l'indifférence des musulmans à l'égard des adeptes des religions autres que l'Islam, ont eu une certaine influence sur la conception qu'il avait de l'indifférence religieuse. Ajoutons à cela un passage d'Adrian Reland, dans *La Religion des Mahométans* où cet «indifférentisme» est considéré, au juste d'ailleurs, comme propre aux musulmans et comme l'apport de leur prophète:

«L'opinion commune de nos indifférents d'aujourd'hui est, dit-il,

14- I, 85.

15- XLII, 326.

que chacun peut être sauvé dans sa religion, pourvu qu'il soit de bonne vie: on prétend que c'est la doctrine courante de Mahomet et des Mahométans. Cela paraît d'abord assez singulier; un imposteur, qui érige une nouvelle loi comme nécessaire au salut, et qui fulmine pourtant avec tant de véhémence et contre les juifs et contre les chrétiens, a néanmoins établi dans son Alcoran l'indifférentisme. Ce n'était pas la peine de faire une nouvelle secte. Il fallait se contenter de recommander principalement les bonnes moeurs». ¹⁶

Ensuite Reland cite «une nuée de témoins», comme il dit, qui ont attribué cet «indifférentisme» à Mahomet. L'argument de ces témoins, théologiens et libertins, était le 62ème verset de la sourate 2, répété dans la sourate 5 et dont voici la traduction littérale:

«En vérité, ceux qui croient (c'est-à-dire les musulmans), et ceux qui sont juifs, chrétiens ou sabéens, et quiconque croit en Allah et au jour dernier, et qui fait le bien, eux, ils auront tous leur récompense auprès de leur seigneur; il n'y a point de crainte pour eux, et ils ne seront point affligés.»

Reland, après avoir rapporté la traduction de ce verset, très universaliste, s'efforce de démontrer, dans un assez long chapitre, que Mahomet ne pensait pas vraiment ainsi, et que ceux qui «déposent pour ou contre lui» avaient tort de chercher un tel précepte dans son Coran, puisqu'il est contredit par d'autres versets. Pour justifier son assertion –fausse d'ailleurs–il falsifie les passages où la pratique de l'indifférence est nettement prêchée. Il affirme, selon l'opinion de certains exégètes du Coran, que par «ceux qui font de bonnes œuvres», Mahomet entendait «ceux qui se convertissent à l'Islam». ¹⁷ Reland a certainement mal compris l'évolution progressive de la prédication coranique. Mais vouloir prouver que théologiens et libertins avaient fait une traduction infidèle des versets du Coran, montre que ceux-ci avaient fait cette traduction et que l'idée de l'indifférence de Mahomet était répandue parmi eux. Voltaire, en prêchant cette indifférence, ne faisait donc que suivre ce même Mahomet dont, malgré toutes ses inadvertances, il connaissait assez bien et mieux que la plupart de ses contemporains, la doctrine et l'«indifférentisme». Là encore il lui devait beaucoup.

16- A. Reland, *La Religion des Mahométans, exposée par leurs propres docteurs*, La Haye, 1721, p. 70.

17- *Op. cit.*, pp. 70-85.

Donc, s'il célébrait les lois de Mahomet, ce n'était pas seulement pour déniaiser les chrétiens. Il croyait vraiment ce qu'il disait. D'ailleurs, dans la vie et l'oeuvre de Voltaire, il y a des indices qui nous font mieux comprendre son intention et qui ne laissent aucun doute sur sa sincérité. Qu'est-ce qui pouvait, par exemple, le pousser à écrire, peu de temps avant sa mort, dans un texte qu'on peut considérer comme son testament: «J'ai fait Mahomet beaucoup plus méchant qu'il n'était»¹⁸, si ce n'est le scrupule de vouloir disculper celui dont il avait prostitué les vertus élevées par des intrigues les plus basses dans une tragédie écrite quarante ans auparavant? Ou bien, quel autre motif que celui de dire la vérité avait-il à affirmer dans une lettre personnelle à un des libres-penseurs de son temps: «Il y a dans ce Mahomet je ne sais quoi qui impose»¹⁹? Car là il ne s'agissait plus de faire de la propagande religieuse; on parlait entre amis et, entre amis, on dit sincèrement ce qu'on pense.

Bien sûr, Voltaire n'admet pas que Mahomet se soit déclaré prophète: il ne croit pas qu'il y ait des rapports personnels entre Dieu et les hommes; de sorte que, de la foi musulmane, il rejette Mahomet et garde le reste. Mais cela ne l'empêche pas de reconnaître à ce même Mahomet de grands mérites. Voici son dernier mot sur le prophète et sa religion:

«Il faut avouer qu'il (Mahomet) retira presque toute l'Asie de l'idolâtrie. Il enseigna l'unité de Dieu. Il déclamaient avec force contre ceux qui lui donnent des associés... Il était bien difficile qu'une religion si simple et si sage, chaste et humaine (ajoute-t-il dans un autre texte), enseignée par un homme toujours victorieux, ne subjuguât une partie de la terre».²⁰

Ainsi l'Islam et Mahomet occupent une place de choix dans la vie et l'oeuvre de Voltaire. Une première rencontre, un malentendu, puis des recherches assidues qui mènent à des découvertes, lesquelles imposent une révision des jugements et de l'appréciation des valeurs, voici en quelques mots, le cheminement des rapports entre Voltaire, l'Islam et son fondateur.

18- *Oeuvres complètes de Voltaire*, I, 83.

19- X, 602. *Adieux à la vie* (1778).

20-XVII,104.